

FRISES DES LIVRES D'IMAGES

*par Marie-Claire Bruley**

*Remarqué pour l'approche originale qu'il propose sur la place
et le rôle des frises dans les livres d'images,
cet article a reçu en mars 1994 le Prix Charles Perrault
du meilleur article inédit.*

Des albums offrent parfois au regard de celui qui les ouvre des frises couvrant tout autour de la page ou bien posées ça et là sur la feuille pour orner un texte ou souligner une illustration.

Lorsqu'on entre un peu plus dans le livre et si l'on se met à le raconter, il est étonnant de capter le regard des enfants souvent accro-

ché à ces bordures aux motifs réguliers, musardant dans ces pourtours si bien ordonnés, allant jusqu'à négliger la scène centrale qu'offre l'image pour s'adonner librement à la rêverie à laquelle la frise l'invite.

Quel pouvoir possèdent ces bandeaux ornementaux dont l'iconographie s'est servie depuis l'Antiquité ? Qu'ont-ils à nous révéler

* Marie-Claire Bruley est psychologue, formatrice en écoles d'éducateurs de jeunes enfants, spécialiste des livres pour les tout-petits. Également auteur d'*Enfantines* (L'École des loisirs, ill. Philippe Dumas) elle prépare un livre sur les berceuses en collaboration avec Lya Tourn et Philippe Dumas.



de la façon toute spécifique, dont ils accompagnent les récits, dans les livres d'images ?

Un ornement bien ordonné

Les frises sont liées à l'enfance lorsqu'elles rappellent le travail appliqué de l'écolier traçant à la règle des éléments décoratifs à lignes géométriques qui se répètent à l'infini.

Plaisir de la trace, toute en lignes courbes et brisées, qui doit son effet à la simplicité de la forme et à sa rythmicité.

Sentiment de parfait équilibre rendu soudain sur la page dans la décoration de ces cahiers et créé avec plus de bonheur encore dans celui de poésie. Peut-être l'intense satisfaction qu'en procure l'achèvement vient-elle alors de la correspondance existant entre les strophes sagement alignées et la frise aux motifs réguliers, entre la ligne mélodique du poème et celle, graphique, laissée sur le papier quadrillé ?

Les frises sont liées à l'art populaire. Il suffit d'évoquer celles courant sur les tissus, les meubles et les maisons, aujourd'hui encore inspirées de l'art grec et romain ou de l'art byzantin.

Ces ornements, dans leur diversité jouent de thèmes usuels et familiers : enroulement de feuilles d'acanthé, entrelacs de cercles et de cœurs, enchevêtrement de feuillages, jetés de fleurs, liserés de rubans tressés, ménageries d'animaux disposés en paires symétriques, bordures florales exubérantes et colorées, tous servent à souligner des formes, à mettre en valeur des lignes architecturales, vestimentaires ou iconographiques.

L'œil se plaît à retrouver ces éléments décoratifs sur les corniches et les colonnes, au bandeau d'une cheminée, dans le fer forgé des escaliers et des grilles, sur le pourtour d'un parquet ou d'un tapis, dans la broderie d'un vêtement, la frise du papier peint, l'enluminure des manuscrits.

C'est une grâce toute particulière à l'enfance que d'accrocher spontanément le regard à ces alignements réguliers pour savourer longuement le plaisir de voir se répéter sans fin le déroulement rythmé d'un même motif. L'esprit en promenade, l'enfant arpente la construction de la frise pour se saisir de sa disposition rigoureuse et stable et goûter dans son for intérieur la satisfaction due au bon ordre des choses.

Sans se lasser et dans un éternel recommencement, l'enfant dénombre, recense et s'adonne à toutes sortes d'inventaires. Ces activités dont l'intérêt ne s'épuise pas lui permettent de vérifier l'identité et la place de chaque objet, l'assurant que, comme il est un, chaque chose identifiée est une elle aussi.

Il en fait des jeux tout seul et dans sa tête. Il compte, énumère, recherche et associe, joue de l'alternance, et dans le retour identique de ces alignements répétitifs aime repérer analogies et dissemblances. Dans ce monde si bien ordonné, c'est la différence qui fait penser : la frise porte à la rêverie.

Fils de trame

Le plaisir puisé dans les bandeaux iconographiques à travers la succession de leurs motifs se retrouve identique à l'écoute de toutes sortes de récits. L'enfant est sensible au déroulement des événements, à la rythmicité des histoires qui enchaînent la suite de leurs séquences à travers des repères réguliers. Chansons, comptines, rengaines ou petits contes-randonnée, tous offrent cette même satisfaction qui prend sa source au retour attendu du leitmotiv.

Ritournelles et répétitions marquent toute poésie populaire et ont valeur pour elles-mêmes. Elles évoquent le bonheur des récitations, le jeu de la mémoire, le plaisir des mots énoncés à voix haute, l'ivresse due à la logique toute construite des récits qui déroulent leurs enchaînements avec tant de naturel.



Elles ornent la littérature orale de leur rythme et de leur musicalité et ponctuent son déroulement. La joie du contage naît alors de la prosodie, des formulettes qui reviennent, de la structure mélodique qui devance le sens donné par les mots. Au bien-être puisé dans les dessins réguliers que l'œil se plaît à suivre aux bordures des pages fait écho celui d'écouter sans fin les mêmes formules venant scander le déroulé du récit. Ces traces rythmiques, portées à la fois par l'image et le langage, disent avec redondance le plaisir de la forme, le confort éprouvé au contact de ce qui revient, pour l'œil et pour l'oreille, encore et encore. À la fois structure et mouvement, ensemble elles construisent une trame laissant à l'esprit le loisir de se laisser simplement porter.

La si juste adéquation, née du chassé-croisé de ces traces sonores et visuelles, n'est jamais si bien rendue que sur les pages illustrant les refrains enfantins des chansons traditionnelles. Ici, plus qu'ailleurs, il est donné de goûter l'harmonie créée par l'entrelacs du sens et des cadences apportées par les paroles et leurs dessins.

Louis-Maurice Boutet de Monvel, dans ses *recueils de rondes et chansons*¹, donne à ses illustrations un très beau rôle d'accompagnement. Encadrant le texte et la portée musicale, elles soulignent dans leurs alignements l'effet de succession des refrains et des couplets. Avec fantaisie et naïveté, elles offrent dans le défilé des soldats (« La Casquette du Père Bugeaud ») ou des gars de Marennes (« La Pêche des Moules ») une suite de personnages, chacun croqué dans une posture différente et nous racontant quelque chose de l'histoire évoquée. L'œil ne se lasse pas du charme bon enfant de ces dessins tout en rangées et de l'humour apporté par chacun des éléments. Les effets rendus dans le haut de la page par les créneaux réguliers de « La Tour prend garde » laissant chacun apparaître la tête d'un officier, puis dans le bas de la page

par le défilé des bottes de ceux qui montent à leur tour à l'assaut du château sont pleins de richesses : ils soulignent combien les frises, en ne nous donnant à voir que des détails, ici certaines parties du corps, permettent à l'imagination de prendre son essor. En ne dévoilant qu'une petite partie, elles laissent à chacun le loisir de construire l'histoire à son gré. Le caractère attachant de ces illustrations tient à leur effet métonymique qui, par de simples alignements d'objets ou de motifs, laisse entrevoir le sens de la chanson tout entière.

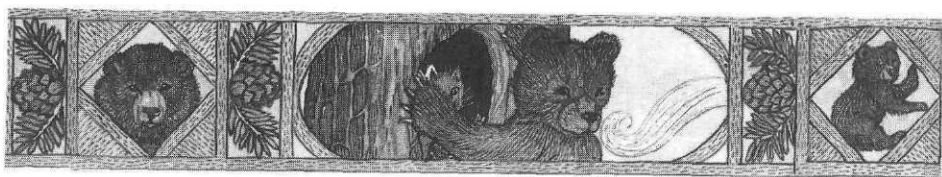
Une enveloppe protectrice

Frises et ritournelles, ornements architecturaux de l'espace-page comme du temps du récit, apportent à l'enfant l'expérience d'une enveloppe. Elles lui donnent la permanence et la stabilité sur lesquelles sa liberté créatrice va pouvoir se déployer. L'histoire et plus encore le conte proposent dans leurs motifs répétitifs sonores ou visuels comme une matrice à l'enfant qui reçoit son cortège d'émotions et de peurs.

La frise dans ses impulsions régulières et son mouvement très maîtrisé assure d'aucun débordement. Ses structures rythmiques, gardées dans les bordures, rendent visible la construction de l'enveloppement. Toute en périphérie, elle trace une frontière sur laquelle l'œil vient buter et qui contient les émotions trop fortes et peu endiguées. Face aux angoisses de destruction, aux sentiments de dépression, elle se donne comme une enveloppe, elle propose son vêtement.

L'enfant s'aventurerait-il si facilement dans les forêts où l'attendent abandons, pertes et séparations si, dans les bords de la page, son regard ne pouvait s'accrocher aux rondes de fougères, d'isbas et de bouleaux, à l'alternance sécurisante de sapins et de châteaux qu'offrent si joliment, dans leurs illustrations, bon nombre de contes traditionnels russes²?





La répétition toujours rythmée de ces mêmes motifs courant alignés les uns à la suite des autres sur les quatre côtés de la page portent et modèrent la peur et sont annonceurs dans le mouvement qui les anime d'une fin heureuse.

Les répétitions des petits contes-randonnée n'assurent-elles pas de la même manière au jeune enfant qui les écoute un soutien dans les épreuves et les frayeurs auxquelles le rythme et la logique de l'histoire l'obligent inéluctablement à s'affronter ? La ritournelle ou le refrain qui revient encore et encore offre une expérience de la sécurité familière qui permet de reprendre haleine pour repartir vers d'autres rencontres et d'autres horizons inconnus.

Frises et répétitions ont pour fonction dans les contes d'assurer un fondement qui ne se dérobera pas. Dans ces récits où se joue la confrontation obligée avec les désirs et les angoisses les plus enfouis est donné l'équilibre d'une construction, fiable dans sa continuité, rassurante en sa permanence. L'enfant peut alors, avec plus de confiance et plus d'audace, explorer la scène de son théâtre intérieur.

Une histoire dans l'histoire

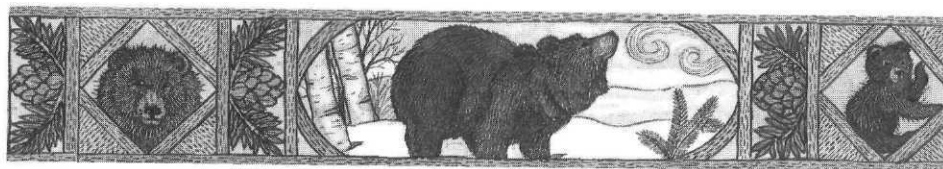
Mais les frises ne sont pas toujours de simples ornements aux motifs réguliers, elles peuvent parfois raconter avec beau-

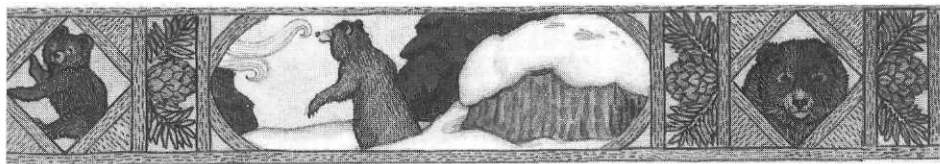
coup de subtilité une partie du récit, en marge de l'image. L'album *Boucle d'or et les trois ours*³ est remarquable à cet effet. L'illustration, dans l'exubérance baroque de ses motifs décoratifs joue avec redondance du thème de ce petit conte et charme le lecteur par la profusion des ours peints sur la vaisselle ou sculptés sur le bois des lits ou encore lovés dans les bordures des pages. Mais elle laisse surtout deviner, dans ses pourtours, par un jeu très fin de présence et d'absence ce qu'il advient des trois animaux quand le récit parle de Boucle d'or et ce qui arrive à la fillette lorsque ceux-ci sont à leur tour mis en scène, donnant ainsi l'impression au lecteur qu'à regarder de simples dessins ornementaux, il a pu s'emparer d'une information précieuse entre toutes : celle de savoir ce que chacun des protagonistes de l'histoire ignore.

Plaisir dû à ce récit à côté du récit, raconté dans la marge et qui donne à voir ce que texte et images taisent. Sentiment de toute puissance laissé à l'enfant qui maîtrise en même temps les deux scènes de l'histoire.

La frise peut parfois à elle toute seule servir d'illustration. Dans *Maco des grands bois* de Nicole Maymat⁴, le texte a la place centrale sur la majorité des pages, alors que l'image court tout autour, enfermée dans un bandeau.

Dans cette histoire de secret, l'œil ne peut





aller voir que dans les marges, aux frontières de la feuille. Car il s'agit bien d'un secret, celui de la grande bête noire, transmis de père en fils dans une famille de chasseurs à qui l'animal a toujours échappé. Ce monstre invulnérable est interdit, et Maco le sait qui ne cesse pourtant de le traquer. Et le lecteur à sa suite, est amené lui aussi à être à l'affût, aux aguets, ne pouvant prendre de l'image que des bribes d'elle-même qu'elle livre avec parcimonie dans ses bords, à travers ses corps tronqués, ses détails inachevés, ses paysages hachés.

Comme Maco qui épie à travers fougères et roseaux, le lecteur vit une même situation de transgression à vouloir voir et à ne pouvoir regarder que dans les pourtours de la page des illustrations qui donnent très peu d'elles-mêmes.

Quel plaisir est pris là, à aller scruter dans les marges un mystère dont nous savons qu'il nous est interdit tout autant et au même titre qu'au héros de l'histoire ?

Quel appétit ouvre donc la lecture de ces frises pour que, lorsque la bête apparaît enfin et cette fois-ci en plein cœur de la page, nous devons reconnaître que l'émo-

tion attendue n'est pas tout à fait là mais a déjà rebondi sur les bordures des feuilles suivantes ?

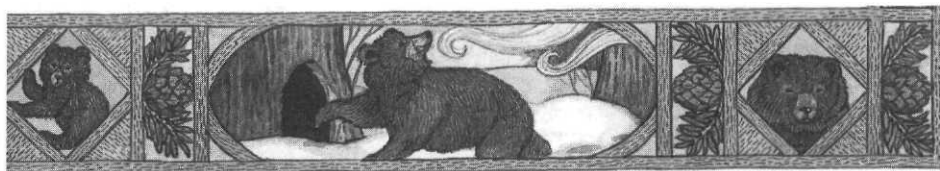
Quelle excitation empreinte de culpabilité est réveillée ainsi à épier, tel l'enfant, au trou des serrures ?

La partie pour le tout

La frise dévoile par petits bouts et, tout en assouvissant la curiosité, laisse deviner une part plus grande encore qu'elle n'a pas donnée. Par un détail infime, elle a le privilège d'évoquer un univers infini... comme la marionnette, ce « plus petit que soi »⁵ qui, dans la simplicité de sa forme et la modestie de son apparence, parvient à incarner l'homme tout entier et se faire le réceptacle de projections étonnamment complexes.

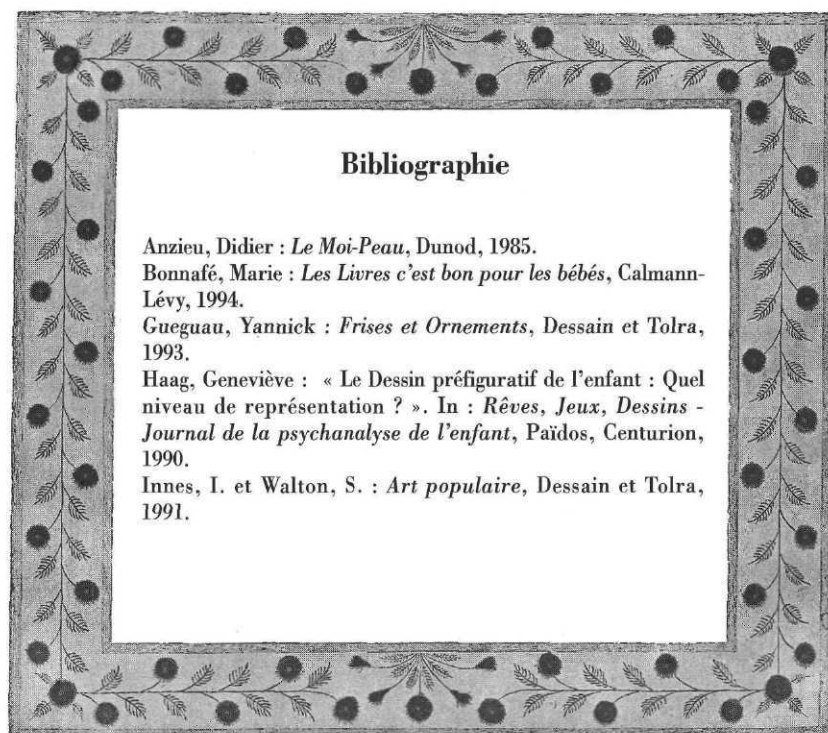
La frise comme la marionnette remue des choses profondes. Elles sont l'art de la partie pour le tout et permettent à chacun de rejoindre ses propres rêves d'enfance dans ce pouvoir qu'il avait de donner une âme à la chose la plus petite et de lui prêter ainsi existence jusqu'à ce qu'elle devienne plus réelle que lui-même et le mène à son tour. ■

Février 1994



Notes

1. *Vieilles chansons et Rondes*, 1883 et *Chansons de France pour les petits Français*, 1884, Plon et Nourrit, rééditées à L'École des loisirs.
2. Se référer aux contes russes, édités en France en 1978 par La Farandole, traduits par Luda et illustrés par I. Bilibine (et dont les originaux sont encore conservés au musée Goznak à Moscou).
3. *Boucle d'or et les trois ours*, raconté et illustré par Jan Brett, Deux Coqs d'or, 1988.
4. *Maco des grands bois*, Nicole Maymat, illustrations de Claire Forgeot, Ipomée, 1985.
5. Antoine Vitez (propos recueillis par Paul Fournel). In : *La Marionnette*, sous la direction de Paul Fournel, Bordas, 1982.



Légendes des illustrations

- p. 61 : « As-tu vu la casquette ? », ill. L. M. Boutet de Monvel, in *Vieilles chansons et rondes*, L'École des loisirs.
- p.p. 62-63 : Frise de Bilibine, in *La Plume de Finist-Fier-Faucon*, La Farandole.
- p.p. 64-65 : Frise de Jan Brett, in *Les Animaux de la forêt*, Deux coqs d'or.
- p. 66 : Frise de L. M. Boutet de Monvel, in *Vieilles chansons et rondes*, L'École des loisirs.